

O.-L. AUBERT

La Vie Folklorique des Saints
honorés en Bretagne.

EXTRAIT DES MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ D'ÉMULATION
DES COTES-DU-NORD



LES PRESSES BRETONNES - SAINT-BRIEUC

1949

La Vie Folklorique des Saints honorés en Bretagne

En interprétant folkloriquement l'histoire des saints honorés en Bretagne, en rapportant les multiples traditions qui s'attachent à eux, nous essayons de servir leur mémoire de notre mieux et d'assurer dans l'esprit de tous la pérennité de leur souvenir.

* * *

Les saints de Petite Bretagne, régulièrement canonisés, sont peu nombreux. On en compte cinq ou six en tout : saint Donatien et saint Rogatien, les Enfants Nantais, saint Guillaume Pinchon, évêque de Saint-Brieuc et qui bâtit sa cathédrale au XII^e siècle, saint Yves « patron des travailleurs ès-procès », saint Vincent Ferrier — encore est-il natif de Valence en Espagne — que Vannes revendique comme l'un de ses patrons et où son souvenir est pieusement conservé. Quant à saint Maurice Duault, abbé de Langonnet, né à Croixanvec, près de Noyal-Pontivy, bien que l'enquête en vue de sa canonisation ait été faite, son nom ne figure pas encore sur la liste des saints auxquels l'Eglise rend un culte public général.

La foule immense des autres bienheureux bretons peut, par ailleurs, se répartir en trois grandes familles ethniques :

1^o Les saints d'origine gallo-romaine ou aquitaine, de la région de Nantes. Ce sont : Clair, Félix, Martin de Tours — ceux-ci, d'autre part, régulièrement canonisés — puis Victor de Camphon, Similien, Friard, Secondel, Evener, Aubin, Martin de Vertou, par lesquels s'ouvre l'histoire du christianisme dans la péninsule armoricaine, car les Nannètes ont été les premiers en Bretagne à bénéficier des bienfaits de l'apostolicité.

2^o Les saints brittos-celtiques, originaires de Pays de Galles et de l'Irlande, comme Samson, Brieuc, Malo, Paul Aurélien, Tugdual, Cado, Gouesnou, Joava, Sezni, Kirec, Maudez, Edern, Théleau, Brigitte, Nonne, Pompée, etc...

3^o Les saints armoricains-authoctones, en particulier : Patern, Méen, Mélaine, Hervé, Trémeur, Triphine, Rivanonne, Christine...

A ces trois phalanges, il y a lieu d'ajouter :

4^o Les saints nés hors de Bretagne, que celle-ci a adoptés et même fait

siens : tout d'abord Jésus lui-même, honoré dans sa personne humaine, sous l'appellation de saint Christ à Langoëlan et de *An Aotrou Christ* (Monsieur Christ) à Trégram; ensuite sainte Anne et sainte Marie, mère de Dieu, puis les apôtres Pierre, Paul, Jean, Philippe, Jacques-le-Majeur, André, Matthieu et, aussi, les saints Michel, Christophe, Antoine, Mathurin, Eloi, Nicolas, Isidore, auxquels ont été encore adjointes saintes Marguerite, Geneviève, Appoline, Barbe, Agathe, etc.

5° Les saints que nous appellerons « d'importation », lesquels ont détrôné les vieux éponymes celtiques, parce que plus célèbres qu'eux dans la chrétienté : Joseph, Adrien, Etienne, Didier, Claude, Lin, Lubin, Solen, ces trois derniers originaires du diocèse de Chartres, comme saint Chéron, devenu le patron de Cavan, à la place de saint Garan. Ce sont en fait des « hors-venus » des étrangers qui se sont acclimatés.

On doit encore associer à tous ces élus un certain nombre de pieux personnages, auxquels on ne rend pas un culte public, mais qu'on qualifie de « saints » dans leur pays, parce qu'ils passent pour accorder des grâces à ceux qui s'adressent à eux : le vénérable Louis-Marie Grignon de Montfort, auteur du calvaire de la Madeleine à Pontchâteau, but d'un pèlerinage célèbre et fréquenté; le Père Michel Le Nobletz et le Père Julien Maunoir qui, aux *xvi^e* et *xvii^e* siècles, ravivèrent en Bretagne le flambeau de la foi, bien diminué dans sa force agissante, à la suite des guerres de la Ligue; Mlle Anne de Volvire, dite la sainte Anne de Néant, qui vécut aux débuts du *xviii^e* siècle; le comte et la comtesse Toussaint de la Garaye, dont le souvenir, depuis leur mort, survenue en 1755 et 1757, paraît devoir éternellement demeurer dans la région de Dinan; puis encore, dans maints endroits, de « vénérables et discrets messires », morts en odeur de sainteté, auxquels, pour qu'ils intercèdent auprès de Dieu et leur obtiennent le soulagement de leurs maux, font appel à ceux qui souffrent et endurent de grosses

« L'homme fait la beauté de ce qu'il aime et la sainteté de ce qu'il croit », proclame Ernest Renan. Autrement dit : l'âme populaire, et, surtout, l'âme populaire bretonne, élève au-dessus d'elle-même et des contingences partisans, ceux qu'elle entend honorer, et cela quels qu'ils soient. Il arrive même qu'elle ne s'arrête pas aux détails parfois troublants de la vie de certains, aux causes plus ou moins liturgiques de leurs actes, et se montre pleine de compassion à leur endroit. Elle voit en eux, tantôt des martyrs de la fatalité, et, parfois, les exécuteurs d'une justice mystérieuse autant qu'immanente dont les formes échappent à sa compréhension, d'une justice quelque peu semblable à celle que dispense dans le pays trégorrois saint Yves de Vérité, vengeur et

réparateur des torts matériels et moraux, imputés à des ennemis inconnus.

C'est de cette sorte de casuistique que sont nés les « Saints Bleus » dont M. le Docteur Mabin entretint, à Nantes, le premier congrès du folklore breton, quand il parla de saint Poufra, soldat de la Révolution, béatifié par ses compatriotes de Malestroit-Muzillac, pour sa double foi républicaine et chrétienne, parce qu'il sortit son chapelet de sa poche, et l'égréna, au moment où les chouans l'allaient fusiller.

Autre exemple : à la Guerche-de-Bretagne, une fille du pays, également fusillée par les chouans, est devenue sainte Pataude, la sainte de la République (1).

Anatole Le Braz rapporte que l'évêque constitutionnel du Finistère, Audren, massacré, sur la route de Morlaix, le 19 novembre 1800, passe dans le pays de Quimper pour être un saint (2).

On invoque Poufra et Pataude pour la guérison des migraines et fièvres; on conduit sur le tombeau d'Audren les petits enfants pour les faire « démarcher », tout comme on le fait à Pléven, sur le tombeau de Julien Maunoir, à Néant, sur celui de Mlle de Volvire.

La mémoire des « saints bleus » rejoint dans l'Éternité celle des nombreux prêtres non-assermentés, considérés comme martyrs, parce que mis à mort par les « bleus », et celle d'un « saint blanc » : l'abbé Cormeaux, originaire de Lamballe, recteur de Pléintel, guillotiné à Paris et canonisé, pourrait-on dire, de son vivant, puisque ses ouailles le suivaient en chantant sur un ton de cantique :

*O saint Cormeaux, délivrez-nous
des habits bleus et des juroux...*

À côté de ces saints, dont l'orthodoxie peut, avec raison, être mise en doute, il faut encore admettre les « saints imaginaires ».

Ils sont de deux sortes. Les uns sont reconnus par le clergé qui, souvent, les a investis, en concrétisant sur leur nom, par homonymie ou synonymie, un ensemble de traditions se rapportant à d'autres pieux personnages. C'est le cas notamment pour sainte Candide et sainte Marine, respectivement honorées à Scaër et à Combrit. La première matérialise Ninnoch et Guen ou Blanche, la seconde Moran ou Morane qu'elle a remplacé dans sa chapelle.

Nommons encore saint Anaon — sa chapelle s'élève en Plévin — en qui la foi populaire voit le substratum du chœur des âmes errantes, demeurées dans l'atmosphère où s'est déroulée leur vie terrestre.

La plupart des groupes des « Sept Saints », dont nous parlons plus loin, ont également été forgés par l'imagination populaire ou par le

(1) Cf. Mme PERDRIEL : *Les Forêts de Bretagne*, Revue Bretagne (avril 1936).

(2) Anatole Le Braz : *L'Evêque Audren*.

clergé. Il en est de même pour les « onze mille vierges » compagnes de sainte Ursule. Leur légende est due à l'erreur d'un copiste. Le premier qui écrivit l'histoire de sainte Ursule, Connard de Pillorson, la présentait comme la fille d'un roi du Pays de Galles. Ursule, fiancée à Conan Mériadec, roi de l'Armorique. Pour rejoindre son futur époux, elle s'embarqua à bord d'un vaisseau, avec un certain nombre de jeunes filles nobles de son pays. L'une d'elles s'appelait Undecimillia. Au cours de la traversée, le navire fut assailli par une violente tempête, perdit sa route et alla s'échouer à l'embouchure du Rhin. Ursule et ses compagnes furent capturées par les barbares germains et emmenées à Cologne, où, ayant refusé de renoncer à leur foi, elles furent massacrées.

Le copiste qui recopia ce récit traduisit le nom de Undecimillia par le chiffre de onze mille, et c'est de cette confusion que naquirent les « onze mille vierges » martyres. La chose fut tellement prise au sérieux, que l'on montre encore à Cologne les onze mille reliques.

D'après une tradition locale de la région de Dinan, ce ne serait pas à l'embouchure du Rhin que se produisit la catastrophe, mais dans l'estuaire de la Rance. Cette tradition s'appuie sur le fait qu'Ursule avait saint Juvat comme précepteur. Ce dernier échappa au naufrage et établit son oratoire sur la rive droite de la rivière, là où se trouve la commune qui porte son nom (1).

Parmi les « saints imaginaires », certains sont purement fantaisistes :

Saint Quenet, sans doute inventé par Rabelais, car plusieurs de ses personnages jurent par lui, et que Noël du Fail, reprend pour son compte, dans ses *Propos Rustiques*.

Saint Dunstan, auquel Voltaire consacre quelques lignes ironiques et amusantes, en tête de son conte *l'Ingénu*, le faisant venir d'Irlande à Saint-Malo, sur une montagne, à laquelle, une fois débarqué, il donne sa bénédiction, qu'elle reçoit avec une profonde révérence (2).

Sainte Déodé, demeurée dans le souvenir des habitants de Prat, dont Luzel raconte l'histoire, agréable mélange de fable païenne et de légende chrétienne (3).

Saint Autron, appellation donnée par les habitants de Saint-Brandan à une statue de granit qui serait celle d'un dieu gaulois.

Saint Connect — à moins qu'il ne s'agisse de saint Thégonnec — ne serait autre qu'un prédicateur breton de l'ordre des Carmes ; Thomas Connect, que la T. S. Inquisition, condamna au bûcher

(1) Cf. Benjamin JOLLIVET : *Les Côtes-du-Nord*, 2^e volume, page 168.

(2) M. Camille VALLAUX pense qu'il s'agit de saint Garestan.

(3) LUZEL : *Légendes Chrétiennes de Basse-Bretagne*, t. II.

« comme hérétique, relaps et partisan du mariage des prêtres ». Il n'en est pas moins, dit Charles Le Goffic, le patron de la commune de Saint-Connec, paroisse de l'arrondissement de Loudéac, canton de Mûr-de-Bretagne et même de Langonnet. Sa canonisation par « la voix du peuple » s'est, en tous cas, imposée malgré et contre l'Église (1).

Fantaisistes également le vieux Petit Saint de Roc Trévél, Zantic Coz, à la statue de qui Anatole Le Braz, dans « les saints d'après la tradition populaire », fait tenir un rôle tout semblable à celui de la lampe merveilleuse d'Aladin ; saint Glin-Glin, lequel, raconte Louis Le Guennec, descendit une nuit dans la grande salle du manoir de Kerangouez, paroisse de Garlan, en s'introduisant par la cheminée (2).

Fictifs et illusoire aussi les saints de Concoret, commune de l'Ille-et-Vilaine, portant le nom d'un ancien monastère dépendant jadis de celui de Paimpont. On les identifie tour à tour avec des sorciers ou les disciples de Eon de l'Etoile, l'hérésiaque.

Ils auraient, à la vérité, pris place au sein de la tradition dans les circonstances que voici : un curé de Concoret, grand amateur de restaurations et de badigeonnages, avait remis complètement à neuf les ornements de son église et poussé le zèle jusqu'à substituer des statues modernes à celles des vieux saints indigènes. Un évêque de Saint-Malo, à l'occasion d'une tournée pastorale, vint peu après visiter l'église. Voyant un amas de statues poussiéreuses et vermoulues, jetées négligemment derrière une porte, il demanda au curé ce que c'était ! « Cela, Monseigneur, répondit le prêtre, ce sont les anciens saints de Concoret, ils ne valent plus rien. » (3)

Et c'est depuis ce jour qu'on donne ironiquement le nom de « saints », aux habitants de Concoret et, aussi, parfois, celui de « sorciers ».

Les saints celtiques, les saints armoricains, ne sont pas officiellement reconnus par l'orthodoxie de l'église. Celle-ci, par une sorte de prudence diplomatique, une condescendance traditionnelle, en tolère cependant un certain nombre, non pas tant parce qu'ils sont les hôtes du paradis, que parce que leur sainteté avait été proclamée par les évêques bretons, bien avant le canon de 1634, lequel réserve à la papauté de prononcer les canonisations, tout en admettant, d'une façon générale, le droit à l'invocation « des patrons déjà honorés d'un culte public par les évêques, plus d'un an avant la date de sa publication. » (4)

(1) Charles LE GOFFIC : *L'Âme Bretonne* (1 vol.). M. l'abbé Pommerel nous a fait remarquer que la fondation de la commune de Saint-Connec est de beaucoup antérieure à l'Inquisition.

(2) Louis LE GUENNEC : *Les vieux manoirs à légendes*.

(3) LEVOR : *Biographie bretonne*.

(4) F.-M. LUZEL.

Parmi les saints vraiment bretons : il y a les grands et les petits.

Les grands, ce sont d'abord les fondateurs des sept évêchés ou diocèses : Briec, Corentin, Malo, Patern, Samson et Tugdual, auxquels il y a lieu d'ajouter, en premier saint Yves, puis Gildas, Guénolé, Maudez, Hervé, etc...

Les petits, ce sont tous les autres, tous ceux des campagnes, des villages qui portent leur nom et qu'ils protègent. On les rencontre par centaines au bord des routes comme au milieu des landes qu'ils transforment en chemins et en prairies du ciel, où ils semblent guetter le passant pour le secourir en cas de besoin, car ils sont, comme les grands éponymes, capables d'accomplir les plus grands miracles. C'est parmi ces petits que se place saint Arnoc ou Arnoc, qu'on dit fils de Judicaël, saint lui-même et roi de la Domnonée, patron de Landerneau et, surtout, fondateur d'un huitième évêché, le plus humble de tous, l'évêché du canton de l'Illy, qui contenait dix-sept villages, vingt ménages et avait Trégarantec comme siège épiscopal (1).

...

A vrai dire, parmi les saints honorés en Bretagne, qu'ils soient celtiques, armoricains ou venus du dehors, certains sont devenus très populaires, sans avoir joué un rôle plus important que les autres.

Nous l'avons déjà noté, c'est par les saints d'origine romaine, gauloise, aquitaine que « s'ouvre l'histoire du christianisme dans la péninsule armoricaine. » (2)

Leur origine marque les différences ethniques entre les Bretons du massif armoricain proprement dit et ceux des marches franco-bretonnes, qu'il s'agisse du pays de Rennes ou du pays de Nantes.

Ils n'ont pas eu à traverser la mer pour gagner la Petite Bretagne. Ce n'est donc pas par les côtes qu'ils ont abordé le pays, mais en cheminant à travers l'antique Gaule, tout au long de la Loire. La tradition populaire recourt peu à des légendes, pour conserver leur mémoire. Par les actes et les miracles qui l'illustrent, leur vie se suffit à elle-même, sans que s'y joignent le mystère et la fable.

(1) Cf. POL DE COURCY : *Itinéraire de Rennes à Brest*. — DE GARAY : *Vie des Bienheureux et des Saints de Bretagne*.

(2) Arthur de LA BORDERIE : *Histoire de Bretagne*, V, I, p. 191. Une légende attribue le début de l'évangélisation de la Bretagne à l'apôtre Philippe et à un disciple de Joseph d'Arimatee, appelé Drel ou Drennelus. Ce dernier aurait, dans la seconde moitié du premier siècle de notre ère, fondé l'évêché de Lexobie. Il serait mort en 92 ? M. de la Borderie traite cette légende d'enfantine. Il ajoute : « Divers auteurs ont, sans plus de fondement, envoyé presque tous les apôtres prêcher en Bretagne, entre autres : saint Pierre, saint Paul, saint Simon, saint Jacques-le-Majeur qui aurait aussi, par occasion, évangélisé la ville de Vannes. » (A. DE LA BORDERIE : *Histoire de Bretagne*, I vol., p. 273.)

Les saints d'origine celtique « sont aussi nombreux que les sables de la mer », dit Charles Le Goffic (1).

Aucune observation n'apparaît mieux justifiée, mieux fondée, dès que l'on essaie de mettre un peu d'ordre dans cette longue suite de personnages, dont l'unique éconoc remplirait les colonnes de sept ou huit calendriers, pour le moins.

On ne sait absolument rien sur la plupart d'entre eux. Ils n'ont pas de légende, encore moins d'histoire et sont « inconnus du reste de la chrétienté ». Leurs noms ne demeurent que dans la toponomastique, pour compléter les mots : *Plou* ou *Ploue* (village ou campagne), *Lana* ou *Lan* (pays), *Tre* (dépendance, trêve), *Lok* ou *Loc* (cellule ou chapelle), *Ros* (tertre), *Gwiek* ou *Gui* (bourg) et désignent des communes ou des hameaux. Cette règle, posée jadis par dom Lobineau, est peut-être d'apparence trop générale, mais dans une large majorité des cas, les noms associés à ces préfixes sont bien des noms de saints (2).

Les saints britto-celtiques ont tous vu le jour en Cambrie (Pays de Galles) et en Domnonée (Devon), parties occidentale et méridionale de la Grande-Bretagne, également en Hibernie (Irlande).

La généralité descend de familles illustres : ils sont fils de rois, de princes, de grands et riches seigneurs. Les honneurs et les richesses ne les tentent cependant pas. Aussitôt qu'ils sont libres de leurs actes, ils disent adieu aux leurs et au monde, se font admettre dans un monastère, d'où ils ne sortent que pour mener dans la solitude une vie contemplative et anachorétique.

Ils ont commencé leurs études dès qu'ils en ont eu l'âge. Comme leurs parents étaient fortunés, ils sont entrés dans un collège renommé ; dirigé par un maître aussi savant que pieux : Dubric, Patrice, Iltut et, plus tard, Samson. Briec est envoyé à Paris, à l'école du saint évêque Germain d'Auxerre.

(1) *L'Arme Bretonne : les Saints*, I vol.

(2) M. LAGANIER pense que les *Plous* ne sont pas, comme on l'a cru longtemps, des colonies civiles, créées par des chefs de clan, alors que les *Lans* seraient seuls des colonies ecclésiastiques. Selon lui, les saints ne sont pas venus avec les émigrants. Ils n'étaient ni leurs prêtres, ni leurs chefs et ne dirigèrent pas leurs voyages. C'est plus tard qu'ils auraient gagné l'Armorique, non pas pour évangéliser les populations émigrées, car elles étaient déjà chrétiennes, mais afin de répondre aux désirs de celle-ci de créer des centres religieux, d'établir des églises.

C'est des monastères, riches et peuplés de Grande-Bretagne et d'Irlande qu'est venu le clergé nécessaire. « Ces prêtres, ajoutent les chanoines G.-H. Doble et L. Kerbiriou apparaissent sur le sol armoricain comme des individus agissant seuls. Chacun a créé et organisé une paroisse qui a gardé le nom de son fondateur... La Bretagne y a donc gagné d'avoir très tôt des paroisses et de les avoir solidement constituées. C'est l'œuvre personnelle de nos saints, œuvre qui révèle une haute intelligence et indique de profondes qualités d'administrateurs. »

« Nourris du lait de l'Église » (1), formés aux belles lettres religieuses et profanes, dirigés dans la voie du bien, ils se font remarquer de leurs maîtres et de leurs condisciples, par une intelligence vive et précoce, par un esprit droit, un jugement sain. En peu d'années — certains même en peu de mois — acquièrent un ensemble considérable de connaissances en matière de dogme, de philosophie, de science.

Aux approches de leur quinzième année, quand leur vocation s'est affirmée, quelques-uns accomplissent déjà des miracles, montrent que la grâce divine les inspire, les prédestine à devenir des chefs religieux, des missionnaires, des apôtres.

Leurs tribulations commencent lorsqu'ils retournent chez eux. Ils sont obligés d'entrer en lutte contre leurs parents, souvent demeurés païens et qui s'opposent à la réalisation de leurs vœux. Les rois entendent que leurs fils leur succèdent. Ceux-ci s'y refusent énergiquement. Ils repoussent jusqu'aux sollicitations et démarches des seigneurs et du peuple.

Saint Maudez et saint Ténénan demandent au ciel de leur infliger une maladie qui les rende impropre à la dignité royale. Saint Efflam, pour assurer la paix entre son père et un roi voisin, épouse Enora, la fille de ce dernier, et prend la fuite le soir de son mariage. Saint Suliau ou Suliac, abdique en faveur de son frère Jacob. Celui-ci meurt sans laisser de postérité. Sa veuve, pour conserver le pouvoir, tente de se faire épouser par son beau-frère. Il lui oppose un *non postumus* formel et, pour échapper à sa vengeance, il gagne les bords de la Rance.

Les anges tiennent une place importante dans la vie des saints celtiques.

Un ange a souvent annoncé leur naissance. Celle-ci est parfois survenue à la suite de longues années de stérilité. C'est le cas de saint Samson né trente-sept ans après le mariage de ses parents ; de saint Malo, que sa mère mit au monde comme elle atteignait sa soixante-septième année.

Un ange également a dicté leur conduite, leur a dit, au cours d'un songe, qu'ils devaient quitter la Domnonée, la Cambrie ou l'Irlande et se rendre en Armorique. Ils se sont embarqués, accompagnés de disciples, soit sur des vaisseaux en partance, assez bien grésés, soit, comme saint Brandan et sainte Enora, sur des nacelles légères, charpentées en bois flexible, tendues de peaux tannées aux jointures ointes de beurre ; soit, lorsqu'ils étaient seuls, sur des barques fragiles. Saint Renan et saint Vouga ont traversé la mer sur un rocher, flottant comme un radeau.

(1) Tertulien.

D'autres enfin, à l'exemple de saint Budoc, de sainte Ninnoc, se sont servis pour affronter les vagues de l'auge de pierre dans laquelle ils avaient l'habitude de dormir et leur bâton d'anachorète a remplacé le mât pour soutenir leur voile.

Les vents et, surtout, les volontés du ciel poussent leur esquif sur tel ou tel point des rivages de la Manche et de l'Océan. Les uns accomplissent leur traversée en un temps record. En une nuit, Malo, sur une barque mystérieuse, vient du pays de Winchester à la cité d'Aleth. D'autres doivent accomplir un plus long périple. Saint Brandan erre durant sept années sur les océans à la recherche de la terre de promission des saints. Au cours de ce voyage merveilleux, car tout est fabuleux dans la *Peregrinatio Brandani*, il se rencontre avec des anges, des démons, un géant qu'il ressuscite pour le baptiser et l'arracher aux flammes de l'enfer. Il se trouve même face à face avec Judas l'Ischiot et ce n'est pas l'un des épisodes les moins dramatiques de sa vie. Il lui arrive aussi de célébrer l'office de Pâques sur le dos d'une baleine qu'il a pris pour une île. Et c'est quand il est de retour au pays de sa naissance, qu'il entreprend de se rendre en Armorique et recueille, aux alentours de Guernesey, les morganes, filles de la mer, qu'il baptise.

Saint Ivy est d'abord porté vers le Couesnon — ce fleuve qui, par sa folie, mit le Mont Saint-Michel en Normandie — puis est tour à tour ramené dans la baie de Saint-Brieuc ; à l'embouchure du Trieux, pour aller aborder finalement à Coz-Yaudet, dans l'estuaire du Léguer, la rivière de Lannion.

Il leur faut quelquefois affronter des monstres marins, comme les dauphins auxquels saint Briec ordonne de se retirer pour laisser passer le vaisseau qui le porte ; lutter contre l'assaut des tempêtes, dont ils ne sont pas toujours vainqueurs. Alors ils sont jetés à la côte, comme le furent sainte Ursule et les onze mille vierges, saint Demet et sa sœur sainte Evette, saint Goustan dont le cadavre fut découvert sur les rochers du Croisic.

Beaucoup de saints : Nonne, Cast, Goustan, Cieux, Maudez, Idunet, Briac, Hlut, Conogan, etc... ont marqué l'emplacement de leur débarquement ou de leur premier séjour, sur les rochers, devenus tendres « comme une cire molle » par l'empreinte de leurs genoux, de leurs pas, de leurs mains, de leur corps. Mais, nous le verrons plus loin, c'est presque toujours par une chapelle ou une fontaine que se perpétue le souvenir de leur prise de contact avec le sol armoricain.

Les saints celtiques peuvent être classés en deux principaux groupes d'éponymes : les abbés fondateurs de monastères, les anachorètes ou solitaires.

Les premiers exercent leur ministère au dedans comme au dehors des établissements qu'ils ont fondés. Ils forment tout à la fois des moines voués à la vie cénobitique, des novices et des clercs pour le sacerdoce séculier. Les directeurs de communautés sont en outre des missionnaires et des apôtres. Ils prêchent le peuple à l'extérieur.

Nous l'avons déjà dit plus haut ; les chefs de groupes ecclésiastiques : Samson, Gildas, Pol Aurélien, Briuc, Tugdual et, plus tard, Melaine, Méen, Armel, bien qu'ils fussent « accompagnés de bandes nombreuses, non seulement de moines et de clercs, mais de laïques, hommes et femmes, de nobles et d'esclaves » (1) ne sont pas venus en même temps que les premiers émigrants, fuyant la tyrannie des anglo-saxons. Ces émigrants conduits par des tierns : Iau-Reith, Withur, Righall, Fragan, etc... s'étaient établis en Armorique dans le dernier tiers du v^e siècle. Ils étaient chrétiens, mais aucun centre religieux ne se trouvait dans leur nouvel habitat, car « une population qui émigre ne transporte pas avec elle ses organismes locaux. » (2)

C'est pourquoi nous voyons les conducteurs ecclésiastiques — certains sont qualifiés évêques — aussitôt leur arrivée sur le continent, se mettre en rapport avec les seigneurs, comtes ou ducs qui commandent dans les cantons auxquels ils donnent déjà les noms qu'ils ont apportés de Grande-Bretagne : Cornouaille, Domnonée, en même temps qu'ils remplacent le terme de péninsule armoricaine par celui de Petite Bretagne et que la langue bretonne absorbe et noie le parler gallo-romain (3).

Les seigneurs sollicités accordent les autorisations et concèdent même les terrains nécessaires à l'édification des monastères. Abbés, clercs, moines se mettent à l'ouvrage, défrichent de grandes espaces et s'emploient à l'établissement des Lans. Ceux-ci ne ressemblent en rien aux couvents que nous connaissons, ni aux abbayes du moyen-âge. Chacun construit son logement, sa cellule, faite de branchages et de terre, quelquefois de planches ou de pierres sèches. Au centre du cycle des logettes s'élève l'oratoire ou chapelle et la salle commune pour le réfectoire et la cuisine. Ce campement monastique se rempare presque toujours d'un *valum*, ou fossé profond, avec un talus d'appui, pour le mettre à l'abri de la surprise des hommes et des bêtes (4).

(1) A. DE LA BORDERIE : *Histoire de Bretagne*, p. 255.

(2) LANGILLIÈRE.

(3) C. I. J. LORX : *Les mots-latins dans les langues bretonnes* (p. 22).

(4) À l'île Lavréz proche de Bréhat, se voient encore les traces d'infrastructure de cellules qui indiquent une disposition de bâtiments semblable à celle ci-dessus décrite. Ce sont les restes du monastère de saint Budoc. Dans l'île Maudéz, se trouve également une cellule du monastère qu'établit saint Maudéz. Elle est à l'état complet. Les fondations d'une autre cellule s'y voient également. Cette cellule est en granit. C'est une tour ronde de 3 m. 30 d'élévation, coiffée d'une calotte conique. Dans le pays on l'appelle *Forn-Modéz*, en français : four de Saint-Maudéz. Cf. DE LA BORDERIE, *Histoire de Bretagne*, p. 363.

La journée des moines est divisée en trois parties : l'une consacrée au travail manuel, déboisement et culture ; l'autre au recueillement dans leur cellule où ils se livrent à la prière, ou à la copie des manuscrits ; la troisième à la mortification. Ce n'est pas la moins rigoureuse. Elle comprend, outre le jeûne, un sévère régime pénitentiel caractérisé par la prière en commun les bras en croix et, parfois, l'immersion dans l'eau froide durant la récitation de tout ou partie du psautier. L'abbé a sa cloche, avec laquelle il appelle ses disciples, son autel portatif et son bâton ou bourdon remplaçant la crosse abbatiale. Durs pour eux-mêmes, ces pieux personnages sont épris d'un bel idéalisme, doués de cette nature imaginative et tendre que possèdent les races celtiques (1).

Bientôt le monastère devient un foyer spirituel et attire les populations environnantes. Elles accourent se mettre sous sa protection. Les moines aident les habitants dans leurs travaux agricoles, leur indiquent des plantations, des moyens de culture, font naître la prospérité autour d'eux, propagent la foi, les bienfaits de la religion et de la charité chrétiennes. Leur œuvre révèle une connaissance approfondie des besoins de ces populations et la force agissante de leur apostolat. Elle est grande dans l'histoire et justifie leur canonisation par le peuple. Ils portent secours aux malheureux et aux malades, soignent les blessés, accomplissent de nombreux miracles. Chacun se tourne vers eux dans la détresse, avec la certitude qu'ils lui procureront le soulagement apaisement dont il a besoin. On leur demande aussi de délivrer le pays des malaises du mauvais esprit et des animaux fabuleux qui le hantent.

La lutte victorieuse menée par les saints contre le paganisme est symboliquement figurée par la destruction de monstres : dragons, basilics et serpents, qu'ils obligent à disparaître. Le détail de ces combats, à quelques variantes près, est le même dans les *vita* de Gildas, Pol Aurélien, Tugdual, Samson, Efflam, Suliac, Armel, Neventer, Télhegu.

Ils se rendent à l'autre du dragon, lui commandent de sortir. Ils voient venir à eux une bête effrayante, apocalyptique, longue de plusieurs toises, de la grosseur d'un taureau, au corps squameux de dures et luisantes écailles, aux yeux fulgurants d'éclairs capables de tuer les oiseaux et les enfants, à la gueule spumescence et tellement grande, que, d'une seule bouchée, elle peut avaler un homme. Désigné du danger, cuirassés qu'ils sont par leur foi, ils s'approchent du monstre, lui passent leur étole au cou, sans difficulté. L'animal dompté doit marcher en laisse derrière eux. Ils le conduisent vaincu

(1) Cf. Chanoines G.-H. Douz et L. Karpavicius : *Les Saints Bretons*.

sur une falaise, du haut de laquelle ils lui donnent l'ordre de se jeter à la mer.

* * *

La construction des monastères terminée, ceux des moines et des clercs que l'ascétisme attire demandent à leur abbé la permission de se retirer dans la solitude. Ils suivent l'exemple que leur ont donné d'autres saints émigrants ayant, en grand nombre, fait choix de ce genre de vie, propice à la prière, à la méditation : Senan, Seznî, Ternoc, Maudez, Colledoc, Guiguer, Cado, Mansuet, Colomban, Ronan, Kiriou, Gonven, Ergat, Jous, Edvin, Kirek, Hernin, puis, parmi les femmes : Osmane, Piale, Jeste, Enora, Juvette, Juna, et bien d'autres encore, car nous ne saurions les nommer tous.

* * *

La bonne et bienfaisante semence spirituelle, que les saints celtiques répandent en abondance dans le pays, ne tarde pas à faire naître du sol fécond de l'Armorique une floraison mystique. Une génération spontanée de pieux personnages en jaillit, dès la fin du v^e siècle : Guénolé, Jacut, Guethenoc, Miliau, Mélar, Goueznoc, Guénaël, Winoc, Ethebin, Houardon, Tanguy, Judaël, Judoce, Mailloc, Ingenoc, Riok, Gedouan, Kenan, Jorand, Kenani, Rivoaré, Tadec, Magenac, Brechan, Guiner, Aubin, Melaine, etc..., etc... Là encore, nous ne saurions étendre cette liste, d'ailleurs fort incomplète.

A leur tour, ils édifient des pénitents, des oratoires, des ermitages. Quelques-uns ont avec eux un petit nombre de disciples et créeront de modestes monastères. Mais beaucoup entendent vivre seuls, dans un individualisme rigoureux et farouche.

Certains s'établissent dans une île du littoral : Aaron à Cézembre, Budoc à Lavre, Cado à Belz, Gurval dans l'île Plessis, Maudez dans l'île qui, depuis, porte son nom ; Goustan se réfugie à Hoedic avec son compagnon Budic, quant à Riok, il se confie sur un rocher, en face du Conquet, et y séjourne durant quarante-trois ans.

Mais c'est vers les immenses forêts, parure sylvestre de la Petite Bretagne, que se dirigent la plupart d'entre eux. Ils y pénètrent profondément et les explorent dans toutes les directions. Ils vont insensibles aux obstacles, se fraient un chemin à travers l'inextricable lacis des branches, les hautes fougères, les genets, les ajoncs, les brousses et les ronces armées d'épines. Ils franchissent les rivières et les ruisseaux, escaladant les rochers et les aspérités du sol, chassent devant eux les buffles sauvages, les loups, les renards, détruisent les vipères, les serpents, les crapauds, tous les animaux venimeux.

Les dures privations qu'ils s'imposent, les fatigues accablantes qu'ils éprouvent, les fièvres pernicieuses qu'ils contractent ne font jamais hésiter leurs pas. Ils marchent sans cesse droit devant eux, s'arrêtent,

repartent, marchent encore, marchent toujours jusqu'à ce qu'ils aient découvert le lieu à leur convenance, où les fixe quelque indice secret ou une voix divine.

On dirait qu'ils sont en quête de visions neuves, qu'ils veulent respirer un air différent de celui, qui, jusqu'alors, a gonflé leurs poumons. L'aventure les tente, leur fait chercher de préférence des pays déserts ou habités par des insoumis, des idolâtres, des païens hostiles. Et leur vie se déroule conforme à celle qu'ils ont rêvée. Elle est tour à tour quêtée et mouvementée, calme et ardente, paisible et bouleversée, car ils ont à se défendre des embûches du démon, souvent aussi elle est tragique.

Dans plusieurs *vita* en effet, les horreurs du drame se mêlent à l'histoire, à l'anecdote, et au miracle. Elles font songer aux récits barbares du moyen-âge où la fatalité exerce toutes ses cruautés. Il en est ainsi pour Triphine et Trémeur décapités par Comonor ; pour Melar, d'abord amputé d'un pied et d'une main, puis assassiné par ordre de son oncle Rivod ; pour Haude, dont Tanguy, son frère, tranche la tête. Les effigies de ces saints, qualifiés de képhalophotes, les représentent portant leur chef ou se recapitant.

* * *

De même que pour les monastères, les habitants se groupent peu à peu alentour des cases, huttes ou logettes édifiées par les solitaires. Les pénitents et les oratoires étendent alors leur territoire, deviennent des prieurés, des abbayes, des dômeries et, du même coup, le cœur des futures cités, auxquelles, ainsi que nous l'avons déjà noté, sont donnés les noms des fondateurs, étymologiquement associés aux racines : *Plou, Lan, Tre, Loc*.

L'église et le cimetière ne tardent pas à s'élever sur l'emplacement de l'habitat de l'anachorète, du thaumaturge et constituent la paroisse. Celle-ci, suivant sa situation géographique, prend plus ou moins d'importance, devient une ville : Ploërmel, Landerneau, Tréguier ; un bourg : Ploubalay, Lanvollon, Loc-Ronan ; un village : Plouider, Tréhorienteuc, Langonnet, cependant que les agglomérations capitales sont désignées par le nom du saint lui-même : Saint-Brieuc, Saint-Malo, Saint-Méen, Saint-Pol-de-Léon.

Ce sont là des vérités historiques où l'imagination populaire n'a rien à voir. Mais c'est vers elle que nous allons revenir, après cette courte dissertation philologique, en parlant de la délimitation des paroisses.

* * *

Les saints bretons sont toujours assez jaloux de leurs prérogatives. Ce sont des hommes comme les autres. Ils aiment fixer les limites de leurs domaines, afin que ceux-ci soient respectés des intrus. Saint

Hernin, saint Mauron, saint Aaron prennent le premier un bâton, les seconds une bêche et les traînent sur le sol. A mesure qu'ils marchent, la terre se creuse en fossé derrière eux et la glèbe forme des talus couverts d'ajoncs en fleurs. Saint Ederne et saint Théleau chevauchent un cerf, étant auparavant entendu que toute l'étendue de pays qu'ils parcourront sur leur monture, entre la fin du crépuscule et le chant du coq, leur appartiendra. Mais la sœur de l'un et de l'autre, redoutant qu'ils n'aient la part trop belle, prennent un coq dans une basse-cour voisine, le trempent dans une marmite d'eau bouillante ou le placent dans une cheminée où monte une fumée épaisse, afin qu'il lance son cocorico avant le lever du jour.

Dans de nombreux endroits, la délimitation des paroisses aboutit à la création de *Minihys*, souvent d'une étendue considérable, où la justice séculière ne peut intervenir, même pour arrêter les criminels de droit commun.

Cependant les saints ne demeurent pas toujours où leurs pas les ont une première fois conduits. Un grand nombre fuient la popularité que leur vaut la manifestation de leurs vertus et de leurs bienfaits. Ils abandonnent la direction des communautés à des disciples qui méritent leur confiance. Lorsque Gildas pense que son établissement de Rhuys est suffisamment implanté, partagé entre son amour de la solitude et son zèle apostolique, il prend contact avec les différentes colonies bretonnes de l'Armorique. Il pénètre dans la forêt enchantée de Brécilien, où chaque bouquet d'arbres cache une merveille, remonte la vallée du Blavet, découvre à Castel-Noëc une grotte, un lieu de retraite et s'y établit. Les traces du passage de Gildas et de ses disciples sont attestées par des églises, des chapelles, des fontaines, ou seulement son effigie, dans une vaste région qui s'étend de la côte vannetaise jusqu'au delà de Laniscat et Quintin pour la Cornouaille, Penvénan pour le Trégor. Se jugeant indigne de s'asseoir sur le siège de saint Pol de Léon, auquel on l'a élu, Goulven va se cacher dans un coin perdu de l'évêché de Rennes, pour y continuer à vivre sa vie d'ascétisme et de prière ; Tugdual parcourt toute les paroisses de Bretagne ; les malades : sourds, aveugles, boiteux, paralytiques, muets, s'assemblent sur son passage et recouvrent la santé ; il se rend à Rome où il est, assure-t-on, fait pape ; Maudez après avoir longtemps prêché de sa « chaire d'épine blanche » en Lanmodez, être demeuré dans son île, entraîne à sa suite, à travers le Domnonée, les foules qu'il cathéchise ; Kirec abandonne son promontoire de Manathias pour les sombres futaies de la Forêt Profonde ; Gonven quitte son ermitage du littoral, remonte la rivière de Morlaix et marche jusqu'à ce qu'il ait trouvé un canton paisible, abondant en bois et en eaux vives, devant la sévère perspective de l'Arthée.

Ce n'est pas toujours l'humilité ou le besoin d'apostolat qui fait

fuir les saints : une ère de persécution s'élève contre saint Malo. Il décide de s'éloigner pour y mettre fin. Les pires fléaux accablent le pays aussitôt après son départ. Une ambassade va le chercher en Saintonge. Il revient et quand la famine et la peste s'en sont en allées, il repart à nouveau. Ronan est l'objet de l'hostilité de Kében et de ses partisans, il pense que mieux vaut vivre avec les loups et les serpents qu'avec une méchante femme. Il abandonne son ermitage au pied du Menez-Hom, traverse sur sa jument de pierre la Cornouaille, le Léon, le Trégor, le Goëlo, et, jusqu'à sa mort, se réfugie à Hillion, au fond de la baie de St-Brieuc.

C'est uniquement un goût d'itinérance qui éloigne Cado de son île et Hervé de son oratoire d'Urfoëd. Mais eux ne s'enfoncent pas dans la forêt. Ils cherchent au contraire des lieux où la terre donne son plein rendement. Le premier s'arrête à Gouesnach devant un verger qu'il fructifie en plein hiver, le second se fixe à la Coudre, proche de la paroisse qui a, depuis, pris son nom : Saint-Hervé. Il demande à un laboureur de lui céder son champ. Celui-ci répond : « Quand mon blé sera récolté. » Or il est à peine sorti de terre. Hervé le fait couper, mettre en javelles et, quand arrive le mois d'août, c'est une abondante récolte que le propriétaire trouve dans ses granges. De telles traditions marquent, sous une forme symbolique, les bienfaits qui résultèrent pour l'Armorique de la venue des saints émigrants, qui firent d'une terre inculte un sol fertile.

La trace de leur passage dans le pays est encore attestée par des oratoires, des chapelles, des fontaines qu'ils ont consacrées ou fait jaillir, dont l'eau guérit les plus diverses maladies, purifie tout, jusqu'à l'âme des morts.

Il serait facile de multiplier les exemples, comme de montrer, par des rapprochements, que l'écriture de la vie des saints repose sur des canevas appropriés pour chacun d'eux aux circonstances de cette vie.

Cette constatation est particulièrement probante en ce qui concerne leur bestiaire. De quelles traditions poétiques, délicates et touchantes celui-ci ne s'entoure-t-il pas ?

Les saints bretons, comme saint François d'Assise, sont les grands amis des oiseaux : dans une des îles où il aborde, de blancs goélands accueillent Brandan par des cris et des chants joyeux ; des colombes se posent sur le front et sur l'épaule de Malo et de Tugdual ; des colombes également guident Lunaire et Carantec à travers la forêt et les mènent à l'endroit où ils bâtissent leur oratoire ; une grue accueille Colomban sur l'île Iona. Un roitelet fait son nid dans la coule de saint Malo, une hirondelle couve ses œufs dans la main de saint Keiven, et il attend en priant que les petits soient éclos.

Sans leur faire de mal, les saints réprimandaient parfois les oiseaux,

quand ils ne se comportent pas bien : Pol Aurélien les rassemble, les conduit à son maître Itud, en lui disant : « Voici les larrons qui ont mangé la semence de votre blé, semoncez-les ! » Samson tance les oies et les canards des marais de Dol, car leurs « cancons » importunent ses religieux ; Maurice Duault enferme dans une grange les corbeaux qui l'empêchent d'étudier ses leçons ; Yves, plus tard, défendra aux pigeons de Minihy-Tréguier de s'attaquer aux moissons de son père. Lambert et Mauron séquestrent les corneilles dans une remise, pour qu'elles ne détruisent pas les récoltes.

Les abeilles sont essaimées par Paul Aurélien ; elles président à la naissance de Davi ; elles sont l'objet de l'affectueuse attention de Guingurien.

Corentin est, durant des années, nourri par un poisson dont il coupe un morceau chaque jour et qui repousse. Dans le corps d'un saumon se retrouve la cloche de Paul Aurélien et la clef de Tugen.

Les animaux venimeux : serpents, vipères, crapauds, se prêtent également à des formes d'apologues avec Maudez, Geldevin, Hervé, Benoit de Massérac. Finalement ils sont détruits et mis dans l'impossibilité de nuire.

Parlerons-nous de saint Jean Discalvant, qu'on peut regarder comme le prédécesseur du bienheureux Labre ? Albert Le Grand rapporte « qu'il ne voulait purger et nettoyer ses habits de la vermine qui s'y engendrait et que si quelque bestion domestique, gris ou noir, se promenait sur son habit, il le remettait en sa manche ou en son capuchon ».

Hervé, Gildas, Eloi sont les grands protecteurs des chevaux. Gildas doit cette prérogative aux exercices de haute voltige qu'il accomplissait quotidiennement en faisant sauter sa monture de la presqu'île de Rhuys à l'île d'Houat. La marque du sabot du cheval de saint Cado, se voit toujours à Gouesnach. C'est à cheval que Maudez et Tugdual se rendaient dans les villages bretons pour prêcher les habitants. Ce dernier revint sur un cheval ailé de Rome à Tréguier. Parti de la ville sainte à la tombée du jour, il fut déposé le lendemain à l'aube au pied de la tour de l'église Saint-Michel, au Minihy-Tréguier.

Les cerfs servent de monture à Edern et Théleau, charroient les matériaux de Cado pour la construction de son monastère de Lancarvan ; des biches s'abritent auprès de pieux anachorètes, quand elles sont poursuivies par les chasseurs ; l'une d'elles, à Kergrist-Neuvillac, passe pour avoir allaité Merrhé et ses six frères. Les dogues les plus féroces se couchent aux pieds de Ronan et de Hernin, leur lèchent les mains au lieu de les dévorer ; Hervé, Malo, Envel, Marcan apprivoisent les loups, les obligent à remplacer, pour les besoins domestiques, les ânes qu'ils ont dévorés. Brienc, lui aussi, tient en respect et fait s'enfuir les loups entourant son chariot ; Martin de Vertou

agit vis-à-vis d'un ours comme le fit Hervé vis-à-vis de son loup ; une ourse se retire devant Paul Aurélien en lui faisant de grands saluts et va se jeter dans une fosse où elle se rompt le cou.

Gildas, Bienzy, Roch, Tugen protègent tous les êtres vivants, contre la morsure des chiens enragés.

Les bœufs tiennent une grande place dans cet ensemble zoologique. Ils transportent, sans qu'on le leur ait demandé, les matériaux des églises que construisent Armel, Herbot, Thégonnec, Gobrien. Ils conduisent les saints où ils désirent être enterrés. Attelés à de lourds chariots « aux roues faites avec des tambours pleins, sciés dans l'épaisseur des gros chênes » (1), des bœufs aux pas lents, à l'ample poitrine, à la peau recouverte d'un poil luisant, qu'on laisse aller à l'aventure, suivent leur instinct, leur fantaisie, transfèrent, après leur mort, Ronan d'Hillion à Loc-Ronan ; Jous de Brépart en Cornouaille à Porz-ar-Chraz en Léon ; font connaître la volonté de Paul Aurélien d'avoir sa sépulture à Castel-Pol et non à l'île de Batz. Ce sont eux encore qui indiquent les lieux où s'élèveront les chapelles de Sainte-Anne-La-Palud et de quantité d'autres. Enfin, c'est en permettant à Cornély de se cacher dans une de ses oreilles que l'un d'eux lui a facilité d'échapper aux soldats qui le poursuivent.

Les arbres, les plantes, les herbes, les fleurs, les fruits tiennent également leur place dans la vie folklorique des saints de Bretagne.

S'il y a de beaux arbres dans la forêt de Granou et des arbres nains dans les bois de la Haie, entre Hanvec et l'Hôpital-Camphrou, où l'on ne trouve pas de quoi faire un timon, c'est que saint Léyer en a décidé ainsi, pour récompenser un bon seigneur et en punir un méchant ; s'il n'y a plus de genêts à Saint-Quay-Portrieux et à Brain, cela tient à ce que saint Collédec ou Quay et saint Mélaire furent dans ces pays fouettés avec des branches de cette plante papillonnante ; si les fougères ne poussent plus sur le territoire de la commune d'Arbrissel, c'est parce que, pour que les habitants ne travaillent pas le dimanche à les arracher, saint Robert, dit d'Arbrissel, les a fait disparaître à tout jamais. Si ces mêmes fougères sont abondantes à l'île Callot et au Port-Blanc, cela vient de ce que Notre-Dame les changea en piques et en épées, pour armer les habitants, afin de repousser les Saxons envahisseurs.

Saint Cado s'était construit une maison auprès de celle de Notre-Dame de Fichant, en la paroisse de Sainte-Tréphine. Tout alentour, il avait semé de la bruyère. Celle-ci pousse depuis, non seulement dans la brande, mais encore sur tous les talus environnants. On en peut cueillir de magnifiques bouquets, et l'on dit dans le pays qu'elle est la synthèse de la hiérarchie ecclésiastique : alors que le printemps

(1) ERREST RENAN : Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse.

ne l'a pas encore reverdie, elle est noire comme la soutane du recteur, elle devient violette en été comme la robe de l'évêque, certains de ses brins rougeoient à l'automne comme le manteau du cardinal, enfin, à l'approche de l'hiver, de-ci, de-là, elle offre quelques colles blanches comme la vêtue du pape.

A Matignon, dans les champs que traversa saint Germain en se sauvant, les blés sont toujours plus beaux que dans les champs environnants. Quand saint Fiacre habitait Runac, il aimait à se rencontrer avec saint Convoyon, le fondateur de l'abbaye de Redon. De par la volonté des deux saints l'herbe ne pousse plus sur le sentier qu'ils suivaient, afin que demeure toujours en ces lieux la trace de leurs pas.

Saint Etienne est le patron de la cathédrale de Saint-Brieuc. Une tradition locale assure que le premier martyr de la chrétienté, pour suivi par les Juifs, qui lui reprochaient de s'être fait consacrer diacre par les apôtres, fut rejoint par ses bourreaux dans un champ planté de choux, où ils le lapidèrent.

C'est, dit-on, en souvenir du lieu du martyr de saint Etienne, que la ville de Saint-Brieuc, protégée par lui, se serait spécialisée dans la culture du précieux légume, d'où son appellation de Saint-Brieuc-les-Choux et le dicton, rapporté par Brizeux :

*Mangeurs de choux
Ceux de Saint-Brieuc le sont tous (1)*

A l'époque où saint Fiacre résidait à Gurunhuel, il cultivait des roses dans son jardin. Chaque jour il en tressait une couronne, qu'il allait poser à l'église sur le front de Notre-Dame. Et ce serait l'origine du nom de Gurunhuel, qui se peut traduire par « couronne élevée ».

C'est au pied d'un rosier sauvage que furent trouvées les effigies de la Vierge, devenues : à Josselin, Notre-Dame-du-Rosier ; à Rostrenen, Notre-Dame-du-Rosier ou du Buisson. Un laboureur déterra entre les racines d'une touffe d'ajoncs l'image de Notre-Dame-du-Guéodet à Lanrivain ; sous un buisson d'aubépine, une vieille femme de Ruca trouva la statue de Notre-Dame de l'Epine. A Pédernec se raconte la jolie légende que voici : La Vierge se promenait dans le pays, portant dans ses bras son enfant. Surprise par l'orage, pour se préserver de la pluie et de la foudre, elle se réfugia sous un aubépin. L'ondée était venue si subitement que les langes de l'enfant-Dieu étaient trempés. Sa mère les lui enleva pour les faire sécher au soleil reparu. Elle s'aperçut avec étonnement que les fleurs blanches de l'aubépin n'avaient aucune odeur. Elle se dit que s'il en était ainsi

(1) Cf. Chanoine LE DOUARIC : *Une Nichée de Chouans* (p. 70).

c'est que Dieu l'avait voulu. Quand elle eut remaillotté son enfant, elle s'assit pour lui donner le sein. Une goutte de son lait divin tomba sur le sol. Aussitôt, une atmosphère parfumée emplît l'espace et en imprégna toutes les choses, y compris les fleurs de l'aubépin, qui ont depuis conservé leur arôme exquis.

Saint Jean passe pour favoriser l'abondance des pommes sur les pommiers. Un proverbe dit : « Qui voit pomme à la Saint-Jean, fin août en verra cent. »

C'est en faisant rouler une pomme devant elle, que la Vierge fixa l'emplacement de la chapelle de Notre-Dame-de-Qualven.

D'autres thèmes aussi prodigieux, illustrent les *Vita* : Celui du feu qui flambe sans brûler et qu'on retrouve chez Brieuc, Tugdual, Cado, Milo, Maudez, Botmaël, Finchua, Cybi, Sezni ; celui de l'outil qui demeure attaché aux mains de gens travaillant le dimanche et les jours de fête chômée.

Dans ces affabulations diverses, comme dans celles se rapportant à la lutte avec des animaux dangereux, ou nuisibles, il faut voir la symbolique image de l'incessant combat de la corruption contre la pureté, du vice contre la vertu, des puissances du mal contre le bien, et le triomphe éternel de la lumière contre les ténèbres.

* * *

Tous ces bienheureux ne sont pas des évêques, des abbés, des clercs ou des nonnes. Il en est même qu'unissent les liens du mariage. Ceci nous amène à parler de la vie familiale des saints, de leur progéniture parfois nombreuse — n'oublions pas que nous sommes en Bretagne — et de leurs degrés de parenté.

Conan Mériadec, fondateur du royaume de Domnonée, épouse sainte Darera, sœur de saint Patrice, nièce de saint Martin de Tours. Ils ont vingt-quatre enfants, trois filles, toutes trois considérées comme saintes et vingt et un fils, dont quinze ou dix-sept figurent sur le calendrier armoricain (1).

Jacut, Guethenoc, Guénolé, et sainte Clervie sont enfants de Fracan et de sainte Guen ; Judicaël, Salomon II, Josse sont les fils de Hoël III ; Ingenc, Madoc, Guadenoc, et Arnoc ont Judicaël comme père ; Goueznou, Majan et sainte Tugdunie sont frères et sœur ; Nonn et Ninnoc ont quatorze frères et sœur, tous bienheureux ; Melar est le fils de Miliau, Mélarie ou Pompée est la mère de Tugdual et de sainte Sève ; Eliboubane celle de Gonery ; Juvette est la sœur de Maudez ; Haude la sœur de Tanguy ; Hervé le fils de Rivannonne

(1) Saintes Pèleone, Aclée, Lalloec ; Saints Mailloc ou Maël, Egréas-Alloi, Loarne, Eruman, Migdua, Munis, Midehen, Kieran, Mugenc, Lurach, Olcan, Rioc, Loman, Carainloc, Mauron, Colokille, les autres fils sont : Huelin, Rivelin, Urbien, Brecon, Brocade.

et l'oncle de Christine, etc., etc..., nous ne saurions encore ici tout énumérer.

Quand on étudie certains saints en particulier, on se heurte presque toujours à des grandes complexités, impossibles à expliquer logiquement. C'est pourquoi l'accord parfait ne règne pas toujours entre les hagiographes sur les noms véritables des pieux personnages. Ceux-ci varient d'ailleurs suivant les lieux où ils sont honorés : Josse est tour à tour Judoce, Jubel, Huec, Uzec, Videbot ; Quay s'appelle Kenan, Kerrien, Ké ou Colledoc ; Quirec devient parfois Guévrok ; Tugdual se nomme aussi Tudual, Tual et Pabu ; Guénolé est Guingalais dans la Loire-Inférieure ; Enora épouse de Efflam est, selon les endroits, Honora, Honorée, Elora ; Pompée : Mélaric, Coupāa, ou Aspasia ; Joua : Jona, Jouvin, Joaven, Jouan ; Conogan s'appelle suivant les dialectes : Quénécan, Canoxin, Guémaec, Evénna. Tanguy est devenu Languy ou Tu Pe Du (littéralement d'un côté ou de l'autre) ; Abibon s'appelle populairement Diboan, nom qui signifie « qui est exempt de peine », qui « délivre de tout mal ». L'un et l'autre, en effet, décident si un malade doit céder bientôt ou se guérir.

Parfois, on n'est pas plus fixé sur leur sexe que sur leur nom, « par exemple Brangualabre, Buidmaile, Icagnale, etc... cités dans le missel de Saint-Vougay » (1). Et puisque nous parlons de ce dernier voici qui n'est pas le moins surprenant de l'affaire : Nonne, mère de Divy, pourrait bien être Nonna, l'évêque que le P. Albert de Morlaix appelle Vouga ou Vougay. Nonne et Davy, associés, comme étant la mère et le fils auraient pris la place de Nonna et David, compagnons d'évangélisation (2).

Sainte Tigride, fêtée le 30 décembre selon les calendriers bretons, pose un problème aussi difficile à résoudre que celui de sainte Nonne. Tantôt elle est reine de Bretagne, femme ou sœur du roi Grallou. Comme femme, elle aurait eu de nombreux enfants. Mais on dit aussi qu'elle était abbesse, puis, encore qu'elle fut évêque de Gap dans les Hautes-Alpes, ou de Clermont-Ferrand. Ce qui permet à l'abbé Duine à déclarer : « Peut-être démontrera-t-on un jour qu'elle fut la cousine de la Belle au Bois Dormant et alliée par les contes de fées au marquis de Carabas. »

Tigride, évêque de Gap ou de Clermont-Ferrand, nous incite à dire quelques mots des saints qu'on peut appeler « d'exportation » Josse ou Judoce, alla s'établir dans le Ponthien. Son culte s'est transporté en Moravie et en Rhénanie. On l'honore sur les bords du Rhin conjointement avec sainte Odile.

Menoux, qui fut le coadjuteur de Corontin sur le siège de Quimper, est particulièrement honoré dans le Bourbonnais. Un chef-lieu de

(1) Ch. Le Goffic : *L'Âme Bretonne*, vol. 1.

(2) Chanoines Doule et Kervinon : *Les Saints Bretons*.

canton de l'Allier porte son nom, que l'on a substitué à celui de Mailly-les-Roses.

Le peuple ne connaît pas ces affiliations ou, du moins, ne s'y arrête pas. Aussi a-t-il lui-même créé des familles de saints. Dans les environs de Bégard et Pédernec, au pied du Menez-Bré, Samson, Hervé, Eloi, sans doute parce que tous trois protègent les chevaux, sont regardés comme étant frères ; à Saint-Rivoal on unit dans l'affection fraternelle Cado, Guénolé, Rivoal et Leyer.

* * *

Mais la grande famille est celle des « sept frères » : *Ar seiz breur*.

Son point de départ est une légende qui remonte au XII^e siècle. Quand saint Samson vint en Armorique, il était accompagné de six autres évêques. Les sept émigrants étaient frères. Ils avaient pour mère une noble dame de la Domnonée britannique ou une reine d'Irlande. Toujours est-il que l'une ou l'autre de ces grandes dames assurait à son entourage que toute femme qui mettait au monde deux jumeaux devait avoir eu nécessairement des rapports charnels avec deux hommes différents. Or, et ce fut très certainement une punition du ciel, la calomniatrice accoucha de sept fils. Redoutant qu'on ne portât sur elle le jugement téméraire qu'elle avait porté sur d'autres, elle ordonna à l'une de ses fidèles servantes de mettre les enfants dans un panier, et d'aller les noyer à l'insu de son mari. Comme la servante exécutait le crime qu'on lui avait ordonné, elle rencontra, les uns disent un évêque, les autres disent le roi, lequel recueillit les enfants, les fit élever chrétiennement, si bien que tous devinrent des évêques et des saints qui traversèrent ensemble la mer pour venir en Petite-Bretagne (1).

Cette tradition prit naissance comme une explication du culte des « sept saints », instauré en Armorique au XI^e siècle, lequel s'appliquait aux sept premiers grand éponymes bretons : Briec, Corentin, Malo, Patern, Pol, Samson, Tugdual, fondateurs des évêchés de Saint-Brieuc, Quimper, Saint-Malo, Saint-Pol-de-Léon, Dol-de-Bretagne et Tréguier.

Bien que le souvenir de ce vocable « les sept saints » demeure dans les mémoires bretonnes, ils ne sont plus aujourd'hui l'objet d'une dévotion collective. On ne leur connaît pas d'office propre. Chacun est vénéré dans son diocèse particulier.

Quand ils étaient l'objet d'une dévotion nationale, aux XII^e, XIII^e et XIV^e siècles, on avait, à l'usage de ceux qui voulaient les prier et les honorer, établi un chemin passant par les sept évêchés, les sept cathédrales : le Tro-Breiz, le tour de Bretagne.

(1) Cf. André Ouzé : *Mémoires de la Société d'Emulation des Côtes-du-Nord*, Tome XLIX (1911).

Il fallait le faire au moins une fois sa vie durant, pour ne pas être obligé de le parcourir après sa mort, car c'était la route verte de l'espérance, le chemin sacré et béni qui conduisait au Paradis.

Pas un Breton croyant — et tous l'étaient à cette époque lointaine — qui ne tint à prendre part à l'un des quatre pèlerinages temporaires : Pâques-Fleuries, Pâques-de-la-Pentecôte, Saint-Michel et Noël. Chacun de ces pèlerinages durait un mois entier, pendant lequel des processions nombreuses, précédées du clergé des paroisses, sillonnaient cette route idéale, l'animaient de leurs chants et de leurs prières.

Cette pieuse pratique a disparu peu à peu. Les liens mystiques et sacrés qui unissaient les « sept saints » ont été, sans doute, rompus au moment des luttes de la Ligue, alors que les soudards des deux partis enlevaient toute sécurité aux routes de Bretagne. Aussi est-il peu parlé du *Tro-Breiz* dans les livres du XVII^e siècle : Albert Legrand n'en souffle pas mot, Le Baud et dom Lobineau n'y font que de courtes allusions.

Les « sept saints » ne sont cependant pas totalement oubliés. Nombre de chapelles et de lieux les évoquent encore. Mais, et c'est là l'effet de substitutions curieuses, chapelles et lieux ne sont plus sous la protection des sept éponymes. Ils sont placés sous le patronage de groupes dépourvus de toute valeur historique ou géographique. Ils semblent avoir été, dans la plupart des cas, bien plus forgés par le clergé que par la tradition. Pourtant le peuple accepte comme article de foi ce qu'on leur dit à leur sujet. Et des légendes nouvelles ont été ainsi créées.

Il y avait autrefois à Brest une chapelle des « Sept-Saints ». Un quartier de la ville porte encore ce nom. D'autres chapelles, sous le même vocable, existent à Yffiniac, Erquy, Morieux, le Vieux-Marché. Il y a, en outre, le Sept-Saints de la Croix-Helléau (Morbihan) ; les Sept-Saints, de Saint-Caradec, de Saint-Léon, en Merléac, de Kergrist-Neuvillac, les « Sept-Saints » de la Côte d'Émeraude, de Plougastel, de Bulat-Pestivien et de Moncontour ; les « Sept-Saints » de la Rance ; les « Sept-Saints » de Plestin-les-Grèves, et nous citerons pour finir : les 777 saints de Pluvigner et les 777 saints de Lanrivouaré.

Les « Sept-Saints » de Brest, de la Croix-Helléau, de Saint-Caradec, de Saint-Léon ; de Kergrist-Neuvillac seraient les enfants d'une même mère ; ceux du Vieux-Marché sont les sept dormants d'Ephèse ; ceux de Plestin-les-Grèves constituent une colonie dont Eflam est la tête ; les autres forment des associations plutôt arbitraires. Quant à ceux de Moncontour, réfugiés à Notre-Dame d'En-Haut, ils ne sont que six, avec saint Mathurin, comme chef et complément de la pléiade.

* * *

Les saints celtiques et armoricains ne sont pas seuls honorés en

Bretagne. Elle en a adopté d'autres venus de tous les horizons de la chrétienté et d'un culte universel. Pour leur trouver une niche, elle a fait ses saints nationaux se serrer les coudes. Elle les a également placés dans le creuset de son âme et de son imagination, les a fondus, amalgamés, façonnés à sa guise, pour qu'ils ne paraissent pas dépayés au milieu des autres, qu'ils soient à leur niveau et qu'elle puisse les invoquer pour ses besoins. Comme elle ignore presque tout de leur passé, elle les a parés de traditions et de légendes dans le cadre du pays, si bien que, dans son esprit, ils sont devenus autochtones. Suivant une règle folklorique souvent constatée, elle les a localisés. Il lui est même arrivé de bretonniser leur nom — Eloi est devenu Allar — avec la secrète pensée qu'ils seraient plus attachés aux lieux qui les hospitalisent, qu'ils seraient plus propitiatoires à ceux qui en ont fait leurs compatriotes. Leur nombre est grand, sans atteindre cependant le chiffre des émigrants et des originaires du pays.

Nous avons déjà placé saint Christ, madame Marie et sa mère en tête de cette phalange. Pour certains, Jésus et Marie seraient de descendance bretonne, puisque sainte Anne serait née au château de Moëllien, en Plounévez-Portzay, à moins que ce ne soit à Merléac. En tous cas, tous trois ont longuement pérégriné en Bretagne et laissé de nombreux souvenirs de leur venue dans nos cantons.

Il en est de même des apôtres : Pierre, Philippe, Jean. Ils ont accompagné Jésus au cours de ses voyages en Armorique. André, Philippe, Simon, Jacques-le-Majeur, auraient les premiers évangélisé le pays breton.

On trouve encore Adrien à Baud et Santec, Appoline à Pleyber-Christ, Anselme à Lanvellec, Antoine en maints endroits dans lesquels on lui offre des pieds de cochon et du lard fumé ; Brigitte à Merdrignac, Berrhet à Loperhet, où elle protège les femmes en couches ; Christophe est honoré à Montbard où on l'invoque contre les maux de tête. A Kérentrech, près de Lorient, on en a fait le passeur du Scorff, à Lézardrieux on lui apporte des poules blanches. Clément sur la Côte d'Émeraude ; Eloi, venu en Bretagne comme ambassadeur de Dagobert, se préoccupe des chevaux dans tous les centres d'élevage ; la légende d'Eustache, au Teillac, se présente comme un véritable petit roman ; Fiacre et Roch sont partout associés dans les prières ; Georges tue son dragon à Quistenic, débarrasse Châtillon-en-Vendelais de ses sorciers ; Hubert est, chez nous aussi, accueillant aux chasseurs et à leurs chiens ; Isidore, vénéré des laboureurs, passe pour avoir vécu avec sa femme à Saint-Vougay ; Lambert, comme Maurice Duault, enferme les corneilles dans une grange à Saint-Vrau ; Laurent se voit en maints endroits l'objet de pratiques superstitieuses parce qu'il guérit des brûlures ; Loup soulage les épileptiques à l'exemple de Briac ; Mathurin a son principal oratoire à Moncontour.

On dit qu'il n'a tenu qu'à lui de remplacer Dieu le Père dans le gouvernement du ciel et de la terre. Michel triomphe de Satan sur le sommet de nombreuses collines ; Nicolas demeure le père adoptif de tous les petits enfants. On m'excusera de me limiter...

A ces saints non originaires de Bretagne, il faut encore ajouter ceux qui sont dits « d'importation ». Déjà, lors du congrès de l'Association Bretonne, à Guingamp, en 1875, M. de Courcy protesta avec infiniment d'esprit et d'autorité contre les tendances du clergé qui le portent à détrôner des quantités de saints bretons, pour les remplacer par des saints du calendrier romain, mais en fait étrangers. Saint René a remplacé Ronan ; Juvénal a été substitué à Goulven ou Gelven ; saint Laurent, de Trévé, est supplanté par saint Just, d'Auxerre, qui a plusieurs chapelles en Bretagne, notamment à Ploëuc ; Chéron, venu du diocèse de Chartres a pris la place, à Cavan, de Haran ou Garan, Agathon, usurpe celle de Guéganton, Clet celle de Cléré, Adrien supplée Drien, Gilles ; Gilly ; Alor devient Eloi, Domineuc : Dominique, Touine : Eugénie, Ider se change en Didier. Ces substitutions sont généralement dûes à l'analogie plus ou moins grande des noms ou à la similitude des légendes des premiers occupants avec celles de leurs successeurs.

* * *

Au xviii^e siècle, on comptait encore en Bretagne dix mille chapelles, peut-être plus.

Celles dédiées à la Vierge ont, pour la plupart, été élevées à la suite de la découverte d'une statue miraculeuse d'Itron Varia, faite par les gens du pays. Celles consacrées à des saints furent souvent édifiées sur leur tombeau ou proche de l'ermitage où ils passent pour avoir vécu. Ces constructions ont toujours été exécutées à l'endroit désigné ou choisi par ceux qu'elles honorent. C'est de tous côtés qu'on raconte que les bâtisseurs avaient projeté de les ériger sur un emplacement d'apparence plus favorable. Les fondations à peine posées s'écroulaient. On les relevait. Elles s'écroulaient encore, souvent plusieurs fois de suite. Les maçons se rendaient alors compte qu'une force mystérieuse, surnaturelle, se manifestait. Pour laisser le pieux personnage libre de fixer lui-même le lieu à sa convenance ; ils plaçaient les matériaux sur un chariot attelé de bœufs, et là où le convoi s'arrêtait, ou, encore, les essieux se rompaient, ils se mettaient à l'œuvre.

Toujours aussi, lors de la découverte d'une statue de Notre-Dame ou d'un saint, le recteur du pays croyait de son devoir de la transférer dans son église paroissiale. Or, le lendemain, l'image était d'elle-même retournée à l'endroit où l'on l'avait trouvée, indiquant ainsi qu'elle voulait qu'une chapelle y fut construite. Ce sont là deux thèmes que

l'on rencontre en abondance dans le folklore, non seulement de la Bretagne, mais de toutes les provinces.

La plupart des chapelles voisinent avec des fontaines alimentées par des sources auprès desquelles les saints avaient élevé leur oratoire, ou qu'ils ont fait sourdre eux-mêmes, en enfonçant leur bâton dans le sol.

Le culte des fontaines, comme celui du soleil et des pierres remonte à la plus haute antiquité. Les origines en sont incontestablement celtiques.

« L'esprit superstitieux des Celtes s'arrêta devant ces intarissables fontaines dont l'éternelle libéralité étanchait sa soif, abreuvait ses troupeaux, vivifiait ses pâturages ; il leur demanda bientôt de guérir ses malades. Chaque source eut sa fée ou sa déesse animée d'un principe guérisseur et le moribond vint redemander la vie à l'eau, élément le plus actif et le plus apparent de la vie universelle. » (1)

Quand le christianisme s'implanta en Bretagne, il jugea plus diplomatique d'adapter certaines pratiques alors en cours, tant lui apparut la difficulté de les supprimer. Ainsi, suivant la juste remarque de la Villamarqué, la foi chrétienne se greffa sur le chêne druidique. Les sources que protégeaient les mystérieuses divinités du paganisme devinrent des sources miraculeuses, auxquelles, cette fois d'après les rites chrétiens, on continua de demander le soulagement des misères humaines, en perpétuant d'ailleurs l'usage traditionnel de boire de l'eau, d'ablutionner la partie malade.

Les saints, semblables en cela aux docteurs, font de la médecine générale ou s'avèrent spécialistes. Leurs spécialités varient suivant les pays. D'autres ont la même spécialité dans toute une région, ou dans l'ensemble de la Bretagne, comme Maudez, Gonéry, Herbot, Méen, Cado. « Ces derniers semblent appartenir à des saints dont le culte serait plus récent que celui des anciens éponymes. » (2)

Chacun d'eux a son *Arvez Ar Sant* (le mal du saint) autrement dit le mal qu'il guérit. Tous également ont leur fontaine. Mais il arrive qu'ils en ont dans différents pays.

« En réalité, c'est à la fontaine plus encore qu'au saint que l'on rend un culte. Dès que le malade entre sur le territoire de l'Ager du saint qui préside à l'Arvez dont il est atteint, il doit éprouver une sorte de frisson religieux, une angoisse accompagnée d'un tremblement convulsif de tous ses membres. Si ces phénomènes symptomatiques ne se manifestent pas, c'est qu'il y a erreur sur le saint et par conséquent sur la maladie. Il faut s'adresser ailleurs. » (3)

(1) D^r LIÉBAUD : *Les saints guérisseurs*.

(2) LANGILLIÈRE.

(3) ANATOLE LEBRAZ : *Notes sur quelques superstitions bretonnes*. (Bulletin archéologique du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques) : année 1893, n^o 2, pages 315 à 321.

Et l'on promène souvent le malade d'oratoire en oratoire, de fontaine en fontaine, jusqu'à ce qu'il ait ressenti le frisson révélateur. Le plus simple est de consulter, avant de se mettre en route, quelque « pèlerine par procuration », en l'expérience de laquelle on ait confiance.

« Le problème du diagnostic a reçu en pratique une solution très simple, dit M. le docteur Liégeois : je vous la donne comme elle m'a été enseignée par un paysan de Trémargat. On prend un ver de terre, on le coupe en trois ou quatre morceaux et on le place sur la partie malade. Un assistant récite les litanies des saints auxquelles on fait les répons, l'œil fixé sur l'animal en tronçons qui se tortille. A la dernière convulsion on s'arrête, le saint dernier nommé est celui qui doit guérir le malade. Il faut aller le voir dans un de ses sanctuaires : si le malade ne peut y aller lui-même, une personne de l'entourage s'en charge. Elle apportera de l'eau de la fontaine, de la terre de l'église et le tout fera sur le mal un cataplasme souverain. » (1)

Cependant, ainsi que nous venons de le dire, les spécialités curatives d'un saint varient suivant le pays où il opère. Tel qui guérit les coliques dans le Morbihan, soulage les douleurs dans le Finistère. Tel qui, dans l'Ille-et-Vilaine, délivre de la gale, fait disparaître la migraine dans les Côtes-du-Nord. Cado guérit les abcès à Saint-Rivoal et Ploumilliau et calme les épileptiques autre part. Brigitte est à Spézet, la « protectrice céleste de l'accouchement » et apaise la fièvre à Saint-Hernin.

Certains saints furent de leur vivant, assure-t-on, de véritables thérapeutes. L'art de guérir, aux temps anciens, était habituel dans les monastères et chez les religieux. N'en est-il pas encore un peu de même dans nos campagnes, où, lorsque le médecin est éloigné, le curé et la bonne sœur prodiguent souvent les premiers soins ? Bien des miracles attribués à de pieux thaumaturges, ne sont peut-être que l'écho idéalisé de guérisons rationnelles. Il est tout naturel que l'on continue de recourir à eux, pour les maux qu'ils soulageaient jadis.

Leur spécialisation vient encore parfois de ce que leur nom s'harmonise plus ou moins à celui d'une maladie courante ou s'y rapporte par consonnance : Saint Clair est invoqué pour les maux de la vue, Languy est consulté pour les enfants languissants, lymphatiques, tardifs à marcher ; Claude semble indiqué comme praticien des chaudicants : coxalgiques et boiteux ; Modéran et Placide viennent au secours des épileptiques et, des agités ; l'efficacité d'Ouen paraît incontestable contre la surdité et l'otite. Notre-Dame de Kergoat, proche de Loc-Ronan, s'appelait d'abord Notre-Dame de Kercoat (Notre-Dame du bois). De Coat (bois) le peuple a fait goad (sang), ce qui a permis

(1) Docteur Liégeois : *Les saints guérisseurs*.

de l'invoquer contre les hémorragies. Par un même procédé, saint Entrop, en breton *zant Itrop*, est devenu à Plougasnou, Moncontour, Noyal-sur-Vilaine, le guérisseur de l'hydropisie et de l'enfle ; saint Aignan guérit la teigne, saint Méen, la gale, parce que cette maladie se manifeste tout d'abord sur les mains, sainte Guen (Blanche) soulage les panaris et le mal blanc.

Parfois aussi c'est un fait saillant de la vie du saint, les particularités de son martyre, ou un miracle qu'on lui attribue, qui déterminent ses facultés curatives :

Hervé guérit les maux d'yeux, parce qu'il fut aveugle ; Appoline et Agrapan calment les maux de dents, du fait qu'ils eurent la mâchoire arrachée par le bourreau. Les malades atteints d'impétigo recourent à saint Roch en espérant qu'il prendra sous sa protection ceux qui endurent les souffrances qu'il supporta lui-même quand, atteint de la lèpre, ses bubons furent cautérisés par la langue de son chien ; Maudez est également invoqué contre les tumeurs en souvenir des ulcères qui, à sa demande, couvrirent son corps. Dans plusieurs paroisses — deux en Bretagne, sans parler de nombreux villages portant son nom — en souvenir du supplice qu'il endura sur un gril, Laurent pane les brûlures.

C'est en mémoire de ce que Agathe eut les mamelles arrachées que les jeunes femmes s'adressent à elle quand elles ont des abcès au sein et pour avoir du lait. Brigitte et Pompée doivent les assister au moment de leur accouchement, pour la raison qu'elles reçurent, assure-t-on, Jésus naissant dans leurs bras. Manjan eut la tête fracassée, Bieuzy l'eut fendue, aussi guérissent-ils des migraines.

* * *

Chapelles et fontaines sont le but de pèlerinages auxquels on se rend processionnellement ou individuellement. Les processions ont lieu les jours de *Pardons*, c'est parce que, jadis, on accordait des indulgences aux pèlerins qui assistaient aux offices célébrés en l'honneur du saint, que le nom de pardon a été donné à ces fêtes.

Collectifs ou personnels, les pèlerinages ont pour objet d'obtenir un secours favorable ou de remercier de ce secours. Quand l'état de santé le lui permet, le malade se rend lui-même au sanctuaire. Au contraire, s'il est trop faible, la famille fait la démarche pour solliciter sa guérison. Lorsque celle-ci survient, c'est également le malade qui témoigne sa reconnaissance. Il est des pèlerinages qu'on accomplit une fois seulement, d'autres que l'on doit faire trois fois consécutivement et même, parfois, neuf fois. C'est ce qu'on appelle la *neuvaine ambulatoire*. Il en est aussi qu'on effectue au lever du jour, à la venue du crépuscule ou au milieu de la nuit.

Les pardons bretons, fêtes de l'âme et de la foi, sont aussi anciens

que la race. Celle-ci, depuis les temps les plus anciens, n'a que peu évolué. Elle demeure sous l'immémoriale influence d'une sorte de léthargie mystique, remplie de rêves merveilleux. C'est l'impression qui se dégage de l'admirable livre d'Anatole Le Braz, auquel nous ne pouvons que renvoyer nos lecteurs (1). Ils y verront des personnages qui donnent l'impression d'être restés immuables, dont les gestes sont un reflet, les paroles un écho des âges ancestraux.

Certains de ces pardons sont de véritables panathénées et attirent une foule immense aux abords de chapelles aux allures de basiliques ; d'autres, plus humbles, groupent seulement les gens du pays autour de modestes oratoires : quatre pignons en croix surmontés d'un clocheton.

On fait une ou plusieurs fois le tour de l'oratoire, en marchant à l'encontre du soleil. Jadis, beaucoup accomplissaient ce pieux exercice pieds nus ou sur les genoux. Mais ils pouvaient se faire remplacer. Des mendians les suppléaient. Rangés le long du mur du cimetière aux alentours du sanctuaire, ils clamaient à haute voix :

— Qui a un tour d'église à faire pieds nus ? Qui a un tour d'église à faire sur les genoux ?

Nu pied, le tour d'église coûtait généralement un *blanc* (un sou), sur les genoux, un *réal* (cinq sous) (2).

Et celui qui avait passé ce marché, convaincu que l'accomplissement de son vœu s'était doublé d'une aumône, s'en retournait chez lui certain d'avoir mérité des indulgences.

Les tours extérieurs achevés, on entre dans l'église. On s'agenouille au pied de l'autel que surmonte la statue, devant laquelle on place un cierge allumé. Selon que sa flamme brûle claire ou charbonne, on augure si l'on sera ou non exaucé. Quand l'oratoire abrite le tombeau du saint, on en fait le tour à genoux, on y frotte la partie malade du corps, à moins que cet attouchement n'ait été réalisé avec les reliques, préalablement baisées : un morceau du vêtement du saint, sa cloche, son bâton, ou, comme à Saint-Vougay, son bréviaire.

* * *

Des rites spéciaux s'attachent à chaque pèlerinage. Ils varient à l'infini ; tant pour les prières à dire, les paroles à prononcer, les gestes à accomplir, les objets à offrir.

Les oraisons jaculatoires sont, suivant les cas, préventives ou curatives. Leur ensemble constitue un miraculeux codex où sont classées toutes les maladies et toutes les formules thérapeutiques appropriées.

On demande à Gobrien, dans le Morbihan, d'écraser et de chasser le « ver de taupe », d'où naît un abcès froid ; Cado est invoqué à

(1) Le Pays des Pardons.

(2) Charles Le Goffic : *L'Âme Bretonne*, T. I.

Saint-Rivoal et dans le Finistère pour le « *Drok zant Cado* », autrement dit l'épithélioma. Maudez, dans le Trécor, est souverain pour le « *Glizen vaudez* », la « resée », la « fraîcheur » de saint Maudez, tumeur du cou de pied, occasionnée par la cornière des sabots ; sa sœur, sainte Juvette, guérit les infections du genou ; Mandez, encore, et saint Clou, Kiriou aussi, font disparaître les furoncles — on dit qu'il y en a trois cents espèces et que chacune d'elles a ses rites guérisseurs — quand, sans les compter ni les peser, on jette dans leur fontaine une poignée de clous achetés pour la circonstance ; Julien et Brandan sont les spécialistes des ulcères.

Après avoir invoqué Appoline contre le mal de dents, il faut à Pleucâleuc (Morbihan), mordre une pierre scellée dans le mur de sa chapelle ; à Pleyber-Christ, ce sont des morceaux de bois coupés dans sa statue que l'on mâche ; autre part on mastique une plante amère et piquante, du nom scientifique de « *Crygium manturium* », pendant tout le temps que les assistants répètent neuf fois une oraison spéciale (1) ; à Saint-Bieuzy, on fait trois fois le tour de la chapelle du saint en gardant la bouche pleine de l'eau puisée à sa fontaine (2).

Nous avons dit, plus haut, pourquoi on se place sous l'égide de saint Hervé pour les affections de la vue. Dans toutes les fontaines dédiées à Notre-Dame-de-la-Clarté, ou Clair, Cast, Lumière, Lucie, Méen, Edern, il est indispensable de prendre de l'eau avec la main et de s'en baigner les yeux. A Saint-Jean-du-Doigt, Loguivy-lès-Lannion, on appuie ses paupières sur les reliques et, à Baud, sur une grosse pierre dénommée l'œil de la Vierge.

Les bourdonnements d'oreille, l'otite même ne résistent pas, à Stival, à l'apposition du bourdon de Mériadec, à l'application sur l'oreille d'une pièce d'argent trempée dans l'huile bénite, puis déposée sur l'autel de saint Trégaré. Enfin les sourds entendent, comme dans l'Écriture, quand on agite à leur oreille la cloche de saint Paul Aurélien (saint Pol de Léon) ou quand on frappe, à Saint-Bieuzy, la pierre sonnante de la chapelle.

Mamert à Moncontour, Adrien à Spézet et Plougastel, sont représentés comme le Renaud de la chanson, chacun « tenant ses tripes dans ses mains ». Aussi les invoque-t-on contre les coliques et les maux de ventre. Egal guérit la « trop ventrée » ou indigestion à Ples-tin. A Saint-Adrien de Baud, on se frotte le ventre avec des petits cailloux. A Glomel, on offre à saint Germain un cordon de cire (rat de cave) de la longueur du tour du ventre du malade. A Collorec, les maux de ventre cessent quand on fait trois pèlerinages à saint Guénolé, pendant trois lundis, ou trois mardis, ou trois vendredis consécutifs.

(1) SAUVÉ : *Revue Celtique*.

(2) Charles Le Goffic : *L'Âme Bretonne*, 1 volume.

Briac, Modéran, Maurice de Langonnet, Cado, Tugdual calment les épileptiques, les maladies nerveuses. Gilles aussi, mais plus particulièrement pour les enfants qu'il préserve des convulsions et de la peur, quand on lui offre des poulets et des coqs.

On se prémunit contre les fièvres les plus pernicieuses grâce à Frégal, de Montbard (L.-et-V.), Honora à Brestin, Pétronille à Pleudaniel, Victor de Camphon, Poufra dans le Morbihan. A Prémelin, on se couche dans l'auge où dormit saint Primel. A Saint-Laurent-du-Pouldour on jette des petits couteaux ouverts dans la fontaine, pour couper le mal. A Iffendic, dans l'empreinte des pas de saint Martin, on dépose des pièces de monnaie et des petites croix de bois.

A Saint-Hernin, on s'adresse à sainte Brigitte. Elle n'a plus qu'une niche au-dessus d'une fontaine. L'image de la sainte consiste en une poupée de bois, aux traits grossièrement sculptés. Quand on a la fièvre, on envoie quérir cette poupée en lui promettant un habillement neuf. Dès que la « sainte » a franchi le seuil de la maison, le malade éprouve un soulagement subit. On garde chez soi la poupée jusqu'à ce qu'elle ait été revêtue d'une parure nouvelle. Encore ne faut-il pas la retenir trop longtemps, car elle s'en retourne d'elle-même à sa niche et la maladie rentre, pour s'y installer à jamais (1).

Ernest Renan raconte dans les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, comment son père, tout enfant, fut guéri de la fièvre. On le porta à la chapelle du saint. Un maréchal-ferrant y vint, amenant sa forge, ses tenailles et ses clous. Il promena son fer rouge sous le nez du saint et lui dit :

— Si tu ne tires pas la fièvre à cet enfant, je vais te ferrer comme un cheval.

Et, sans doute par crainte de représailles, le saint guéri l'enfant.

Les malades atteints de la gale (appelée mal de saint Méen dans la région de Rennes) ou d'une affection de la peau, ont confiance en saint Méen de Gaël, Clet, Ténénan de Plabennec. On récite l'oraison jaculatoire suivante :

« Diarde rouge, diarde verte, diarde blanche, diarde chancreuse, diarde farineuse, je te panse au nom du bon Dieu, de la bonne Vierge et de tous les saints pour les maux que le bon Dieu et la bonne Vierge ont unis ; ils les guérissent si saint Clet (ou saint Méen) le demande (2).

(1) Anatole Le Braz : *Notes sur quelques superstitions bretonnes* (Bulletin archéologique du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques) : année 1893, n° 2, pages 315 à 321.

(2) Dans son étude : *Les Manifestations du Culte des Saints Guérisseurs*, M. le docteur Mabin cite un certain nombre d'oraisons jaculatoires appropriées aux diverses maladies : pour le ver de taupé, que guérit saint Gobrien, on dit : « Ver de taupé, ver de taupé, je l'étouffe (et ici on fait le signe de la croix), je l'écrase, rentre en terre d'où tu es sorti, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. »

Pour une veine saulée, la formule est celle-ci : « Veine saulée, veine foulée,

La céphalalgie ou migraine la plus tenace ne résiste pas dès qu'on se présente à Morieux devant Ujane (Eugénie), ou, à Moncontour, devant Livertin, la tête couronnée de bougies ; à saint Vougay, quand on place son crâne sur la roche qui lui servait d'oreiller. A Quimperlé, Gurloës (ou Gerbot, ou Urlou) soulage ceux qui attachent leurs cheveux aux crampons de fer qui, dit-on, retenaient les chaînes du saint quand on le martyrisa. Ils tirent ensuite dessus jusqu'à ce qu'une mèche s'arrache du cuir chevelu. Les femmes abandonnent leurs cheveux fraîchement coupés à Majan de Plouguin. A Carhaix on introduit la tête dans la niche de Trémour. A Josselin, c'est à saint Etienne qu'on s'adresse. On lui offre des « graines » de blé, présentées dans un crâne à moitié plein (mi-graines). A tous ces bienheureux, Carn, Cado, Poufra font plus ou moins concurrence.

Les guérisseurs de rhumatismes et de douleurs nerveuses sont les plus nombreux : Amateur, Dogmaël, Gertrude, Guénolé, Joua, Laurent, Lin, Samson, Gildas, Tugen, Urlou, Maure, Mélar, Gourin sont invoqués, mais nous ne connaissons aucun rite spécial qui leur soit attaché. Par contre : à Plougrescant, une pincée de terre recueillie sous la pierre sépulcrale de Gonéry, placée dans un petit sachet que l'on suspend au cou du rhumatisant doit, dans les neuf jours, le complètement soulager. C'est en passant un membre endolori dans le trou de la pierre de Goueznou que la souffrance disparaît ; alors qu'à la fontaine de ce même Goueznou, en Spézet, il faut pratiquer ses ablutions avant le lever du soleil, faire couler l'eau le long des bras et dans le cou, pour alléger les maux de reins. A Tréouargat, on vide le bassin de la fontaine dédiée à saint Ergat, et on en balait le fond avec des genêts. A Beuzit on frotte la partie malade contre

veine démise, que Dieu et saint Tugen te remettent à la place d'où tu es sortie, au nom du Père. »

La prière la plus exaucée pour le mal de dents que soulage sainte Appoline est la suivante : « Sainte Appoline, je suis ici pour ma pauvre dent. Si c'est un nerf, tire-le, si c'est un abcès, crève-le, mais que ce soit vite fait. Mal de dent, va te jeter à la rivière, sors de ma tête pour aller dans le ruisseau et fuis avec l'aide de Sainte Appoline. »

Cette prière est à rapprocher de celle que cite Sauvé dans la *Revue Celtique* (T. VI) : « Sainte Appoline bénie, du mal de dents préservez-nous. Vous aviez un père dénaturé qui vous fit souffrir sans scrupules, en vous arrachant vos dents, une par une, toutes à la file. Faites que mon mal se calme. Et je promets de vous honorer. »

CABANES et DARRAON citent d'autre part la prière qui suit pour les entorses, les lumbagos, torticolis, douleurs intercostales : « Le Bon Dieu, la sainte Vierge, la bienheureuse sainte Anne, sainte Mère, bonnes Saintes, je vous prie en grâce de sortir du jardin des olives pour rhabiller X du crochet de l'estomac, de toutes les côtes et côtilions, de toutes les bronches, de tous les nerfs, de toutes les veines, de toutes les veines du cœur et corps, des blessures, refoulures, démanchures, du flux du sang et de tout ce qui en dépend. C'est un grand péché, mais les médecins n'y font guère et la santé de mon corps est le salut de mon âme. »

Voir d'autres oraisons semblables pour : saint Abidon, sainte Barbe, saint Yves de Vérité, etc., etc...

les parois de l'auge dans laquelle Conogan traversa la mer. Proche de Saint-Jean-du-Doigt, à Saint-Laurent du Ponthou et surtout Saint-Laurent du Pouldour, on se livre à d'abondantes ablutions. Les hommes se mettent nus et ne se présentent à la fontaine qu'entre le crépuscule et minuit ; les femmes conservent un jupon et se soumettent à la douche bienfaisante de l'aube jusqu'à midi. Moyennant une aumône, ces bains peuvent être pris par procuration, par des mendians.

A Treflez on offre des poulets à sainte Gertrude ; à saint Karré en Lanvellec, à Notre-Dame-de-Trégunon, en Gouezec, à saint Cado en Ploumilliau, à saint Lubin, proche de Kergrist-Moëllou, à saint Amateur de Lamballe on dépose en ex-voto au pied des statues, des réductions en bois ou en cire des membres malades.

* * *

Ce qu'on demande le plus à Notre-Dame et aux saints, c'est de veiller sur les enfants. Pour obtenir leur tutelle, chapelles, fontaines, voire simples effigies sont le but de pèlerinages nombreux.

Ernest Renan raconte, Charles Le Goffic le dit également, qu'au moment où ils vinrent au monde, ils étaient chétifs et semblaient n'avoir pas beaucoup de chance de vivre. Leurs nourrices trempèrent dans l'eau d'une fontaine leurs petites chemises. Celles-ci flottèrent et les nourrices rentrèrent bien vite à la maison, en criant joyeuses : il vivra, il vivra !

Tremper dans l'eau les lagés des enfants est une pratique courante et sans grand danger. Il n'en était pas toujours ainsi, et souvent, il arrivait, pour si surnaturel qu'il parut, que le remède était pire que le mal. Il est des fontaines : à Plouéour-Lanvern, à saint Tupedu en Plougastel, saint Egal en Plestin, saint Drien en Spézet, saint Ivy à Loguivy, devant lesquelles on déshabillait l'enfant pour immerger sa petite chemise et la lui remettre toute mouillée sur le dos.

Mieux ou pire encore, à la Fontaine-Blanche, en Plougastel-Daoulas, à saint Ourzal en Porspoder, à saint Maudez à la Croix-Helleau, c'étaient les marmots que l'on plongeait, dans les deux premières, trois fois, et sept fois dans la troisième, en répétant à chaque immersion : « A la vie à la mort. »

Les effets de ces bains intempestifs ont valu le nom de *feunteum-an-ankou* (fontaine de la mort), donné à une source qui sourd dans une lande de Plouégat-Guérand.

Maudez et Germain délivrent les enfants de leurs vers intestinaux. On prend au pied de la statue du premier quelques pincées de terre ou de poussière que l'on mêle à la boisson du petit malade ; Davy à Dirinon, Tivizia à Landivisiau, préservent d'une mort subite les

enfants qui ont une ligne bleue entre les deux sourcils et qu'on appelle, suivant l'endroit, mal de saint Davy ou de saint Tivizia. A saint André on offre des poules pour délivrer de la coqueluche. Pour les éruptions purulentes qu'on appelle selon le pays : gourme, feu sauvage, rache, mal de saint Aragon, on dépose au pied des statues le bonnet de l'enfant et la chemise qu'il a quittée le matin même. Nous avons déjà dit que saint Gilles est invoqué contre les convulsions. Les cauchemars sont appelés le mal saint Nicolas ; on en délivre les enfants en accomplissant un « viage » (pèlerinage) au saint, ou en brûlant du buis sur le feu duquel on met à sécher les couches.

Les enfants tardifs à marcher sont recommandés à Lunet dans le Léon, à Vignoc en Plounez, Gildas en Carnoët ; Trémour à Carhaix, Tèle, Melar, Anselme, Edern, Enéour. Le rite est semblable à peu près partout. On fait trois fois le tour de la chapelle, toujours en marchant à l'encontre du soleil, on étend ou roule l'enfant sur la pierre, tour à tour considérée comme le lit, la barque ou le tombeau du saint, « on le *chome* », autrement dit on le met debout, puis on lui asperge la tête avec l'eau de la source, on lui lotionne les reins, et pendant tout ce temps on récite des prières spéciales (1).

On conduit encore les enfants, pour qu'ils « démarchent » plus vite, près des tombeaux des personnages connus pour leur piété, qui dorment leur dernier sommeil dans les églises et chapelles ou dans les cimetières. Enfin, on offre des petits pains à saint Claude et à saint Didier pour délier la langue des babies et les faire parler.

Quand une mère nourrit son enfant ; il arrive que le sein s'ulcère ou menace de se tarir. Dans le premier cas, les jeunes mamans s'adressent à sainte Agathe ou à sainte Barbe qui eurent les mamelles arrachées et guérirent miraculeusement. Pour la sécrétion du lait, on recourt à sainte Guen Trimamès (Sainte Blanche aux trois mamelles) à qui Dieu fit croître un troisième sein pour nourrir son fils Ganolé. Mais c'est surtout Madame Marie des Fontaines que l'on implore. Les sources dédiées à la Vierge au lait sont nombreuses : Notre-Dame-de-Fichant en Sainte-Tréphine, Notre-Dame-de-Kergonet, en Gestel, Sainte-Marie de Trégueux, Notre-Dame-de-Larré en Plessé (Loire-Inférieure), Notre-Dame-de-Créé-Lait à Nantes, sans parler des fontaines sainte Brigitte à Merdrignac, sainte Agathe à Sict et à Langon, sainte Emerance à Bain, saint Goudran, etc..., etc...

Une même tradition s'attache à toutes les fontaines lactifées, celle d'un mari ayant accompagné sa femme à la fontaine, but de l'eau par dérision et dont les seins se gonflent, à tel point qu'il ne peut

(1) Dr MARIN : Les manifestations du Culte des Saints Guérisseurs en Bretagne.

plus travailler, que les enfants du pays courent après lui en l'appellent « papa nourrice ». Et c'est en faisant amende honorable qu'il fait « partir son lait ».

* * *

Par tout ce qui précède on se rend compte que la croyance dans les qualités guérisseuses de l'eau est des plus tenaces. On dit en Bretagne qu'elle est souveraine pour tous les maux. Il n'est donc pas surprenant que l'on fasse appel à son pouvoir. Tout au plus est-il permis de demeurer rêveur devant les formes que prend cet appel. Si les fontaines sacrées sont aussi nombreuses — je n'en saurais donner le catalogue, elles sont trop — c'est afin qu'elles soient à la portée de tous, pour soulager le plus possible la misère.

Mais ce n'est pas uniquement pour alléger la souffrance que l'on s'adresse à elles. Ne leur prête-t-on pas des qualités vaticinatrices : Les jeunes filles jettent des épingles dans leur onde pour savoir si elles trouveront bientôt un mari. Les épingles, elles les plantent aussi dans des statues de saints. Par exemple, il faut que l'épingle soit bien enfoncée, sinon elle tombe et, adieu les espérances, puis il est encore indispensable qu'elle soit bien droite, sans quoi le mari demandé risque d'avoir les pieds tors ou d'être bossu.

Non seulement les fontaines servent d'oracles, en outre : celle de Bodilis, donne aux amants la certitude de la fidélité de ceux ou de celles qu'ils aiment ; celles du Guindy et de Saint-Efflam, en Plestin-les-Grèves, à l'époque où le tirage d'un bon numéro évitait le séjour à la caserne, passait pour prédire au conscrit qu'il serait dispensé du service militaire ; cette même fontaine permettait à la victime d'un vol de connaître le nom de son voleur. D'autres, comme la fontaine de Sainte-Anne du Portzic, fixent les femmes de marins sur le retour proche ou lointain de leurs maris.

* * *

Les saints ne sont pas seulement propitiatoires aux humains. Ils le sont également aux animaux. Autant que la famille bretonne « nulle race, dit Luzel, ne converse aussi intimement avec les êtres inférieurs et ne leur accorde une aussi large part de vie morale ».

Puisque la sauvegarde des bêtes de trait est confiée à Gildas, Hervé, Eloï, Nicodème, celles-ci sont conduites à leurs patrons. Elles sont amenées, montées par leur maître, se présentent fraîchement étrillées, avec des rubans et des fleurs tressés dans la crinière et la queue. Le cavalier met pied à terre en arrivant, fait accomplir à sa monture trois tours extérieurs de la chapelle et lui fait boire de l'eau à la fontaine. Une procession montée succède à la messe. Elle se déroule

sur un circuit déterminé, précédée de tambours, de clairons, de binions, de bannières et des membres du clergé paroissial. Entre temps, on a déposé sur l'autel du saint patron des paquets de crins enrubbés, ou, dans des coffres *ad hoc*, de l'avoine. On met aussi, en ex-voto, des fers à cheval autour des statues et sur les murs de la fontaine.

De même, les bovins assistent aux pardons des saints qui les protègent : Herbot, Nicodème, Cosme et Damien, Uzec, Tioul, Jorand, Maïmbœuf, et, au-dessus d'eux tous, Cornély de Carnac.

Toutes les bêtes à cornes du pays sont bénites à l'issue de la messe. A Carnac, elles sont ensuite menées au champ de foire et vendues à l'encan, au bénéfice de la fabrique. Les bêtes achetées — elles le sont presque toujours par leur propriétaire — sont reconduites à l'étable. Leur présence préserve leurs congénères de toute maladie, de tout accident. A Carnac encore, où l'on vend des cordes bénites pour attacher bœufs et vaches, sur l'autel de saint Cornély à Locquecret, sur le retable de saint Herbot ; à saint Nicodème on dépose des paquets de crins et du beurre. Les crins, placés devant saint Herbot, avaient, au temps de la marine en bois, une affectation assez curieuse. On s'en servait pour mettre dans le doublage des navires, afin de les préserver des boulets (1).

Ajoutons qu'Hervé et Envel préservent indistinctement chevaux et bœufs contre les attaques des loups.

Jean, Antoine, Vincent, Gohard, Méen sont les grands amis des porcs ; Merrhé est celui des chèvres et des biquets ; Jean défend les moutons ; Itud, Gilles, André gardent les volailles ; Guingurien protège les abeilles et les sept saints de Plougastel-Daoulas veillent sur les oiseaux (2).

* * *

Il n'y a pas lieu de rire de ces pratiques populaires. Si superstitieuses qu'elles apparaissent, elles sont le fait de croyants sincères et satisfont les âmes simples. Combien de gens, en notre siècle de soi-disant civilisation, se déclarent affranchis de toute empreinte religieuse et s'abandonnent à des préjugés ridicules, sur lesquels il est inutile d'insister.

Le folklore des saints bretons est, je le répète, une mine inépuisable. A peine l'ai-je entamée. Je me suis contenté de signaler l'importance et la richesse de quelques-uns de ses filons, afin d'engager d'autres personnes à les prospecter, dans le but d'ajouter un peu

(1) DU CHALARD : *Revue de Bretagne et Vendée* 1866.

(2) Conférer à ce sujet : G. MILLOU : *Les Saints Guérisseurs et Protecteurs du Bétail en Bretagne*.

plus de rayonnement à la gloire de notre pays, à sa foi également.

Si j'ai pu éveiller dans l'âme de quelques-uns de mes lecteurs le goût des récits merveilleux, qui furent durant des siècles l'unique littérature, la seule poésie des anciens foyers, j'aurai le sentiment de n'avoir pas perdu mon temps ni de leur avoir fait perdre le leur.

Rien ne doit nous indifférer dans ce qui touche à la Bretagne, surtout à sa vie morale. C'est une mère, une *mam goz* qui conte de belles histoires où l'on trouve le soulagement consolateur des misères du présent, l'espérance dans un avenir meilleur.
